



Olivier Föllmi

Le chemin de l'humilité

Le photographe franco-suisse Olivier Föllmi sillonne le globe depuis trente ans. De l'Himalaya – où il a vécu – à la cordillère des Andes, en passant par l'Inde et l'Afghanistan, ses photos nous invitent à changer de regard sur le monde. Elles conjuguent nature, humilité et sagesse.

Entretien réalisé par Pascal Greboval



À la saison des pluies, la surface du Salar d'Uyuni (Bolivie), situé à plus de 3600 mètres d'altitude, se transforme en un immense miroir.



Les dunes de Ghadames (Libye) sont situées aux portes du Sahara, à quelques kilomètres des frontières algériennes et tunisiennes.



Une jeune femme salue le passage d'un maître au centre bouddhiste Rigpa de Lérab Ling, dans le sud de la France.



Au village de Nong Khiaw (Laos), sur les rives de la Nam Ou, une jeune femme s'approvisionne en eau.

Pascal Greboval L'humain est au cœur de votre travail. Lorsque vous photographiez des femmes et des hommes tout petits face à la nature, votre intention est-elle artistique ou philosophique ?

Olivier Föllmi Elle est philosophique : je souhaite montrer la petitesse de l'être humain. J'aime induire la notion d'humilité. Le monde himalayen m'a apporté ce regard. Dans la région du Zaskar notamment, qui culmine à plus de 4 000 mètres d'altitude dans le nord de l'Inde, j'apprécie l'humilité des femmes et des hommes face à la nature qui les entoure.

Pensez-vous que nous manquons d'humilité ?

En Occident, oui. Depuis au moins deux siècles, nous avons développé une forme d'arrogance par rapport aux autres cultures. Nous pensons détenir la vérité, être supérieurs. On n'est toujours pas sortis de l'esprit colonialiste. Nous vivons dans des pays très scolarisés, où l'on apprend des connaissances, mais pas forcément la sagesse. On confond, je trouve, les deux. Dans le monde, il y a des gens illettrés, qui font preuve de sagesse. De fait, ils sont humbles.

Comment pouvons-nous retrouver cette humilité perdue ?

En éteignant nos téléviseurs, en nous ouvrant aux autres, en voyageant. En revenant à quelque chose de plus essentiel, de plus vibratoire. On peut aussi y parvenir par la musique, les arts et le sport. Le sport est un bon exemple. Il y a différentes manières de l'appréhender : soit on le pratique pour son bien-être personnel, soit par défi, et on entre dans la compétition, l'exigence. Aujourd'hui, « faire un 8 000 » [atteindre un sommet de 8 000 mètres], ça n'a plus de sens. Gravier une montagne avec un chronomètre à la main, pour moi, c'est une forme d'ignorance. Ça ne change rien pour la montagne que l'on ait réalisé l'ascension en trois heures ou en cinq heures, car la nature n'est pas en quête de défi. Par contre, ça change beaucoup de choses pour la personne qui atteint le sommet : elle perd la relation avec la montagne et l'univers. Réapprenons à perdre notre temps, en nous baladant sans montre ; réapprenons à supporter le silence. La nature permet un épanouissement spirituel personnel. Elle enseigne l'humilité et le respect. Depuis toujours, quand des gens se croisent en montagne, invariablement, ils se saluent. C'est moins vrai sur un parking.



Un passionné de ski de randonnée fait une ascension à peaux de phoques dans la vallée de la Maurienne (France).



Sur la côte est de l'Inde, le rocher mythique de Mahabalipuram défie l'apesanteur depuis des siècles.



Soleil couchant dans le désert du Thar (Inde).

Depuis trente ans, vous consacrez la majeure partie de votre temps à sillonner le monde. Quels apprentissages en tirez-vous ?

J'ai appris d'autres codes de vie et d'autres vérités intérieures. En Asie, et en particulier dans l'Himalaya, la notion de temps est différente. Là-bas, la culture repose sur le principe de la réincarnation, donc sur l'existence de vies avant et après celle où nous sommes. Les gens ont conscience qu'on ne peut pas tout accomplir en une vie et ont tendance à lâcher prise. En Afrique, la réalisation de la

communauté prime la réalisation de soi. Ce soin apporté à être en lien avec les autres, les ancêtres, les esprits favorise la vie de groupe. En Amérique du Sud, la notion de joie de vivre dépasse tout. Chaque culture a sa force, mais elles sont complémentaires. Je ne voyage pas parce que je trouve l'herbe plus verte ailleurs, mais parce que je m'enrichis d'autres cultures. Je crois que l'Occident est très cérébral depuis des décennies. Nous sommes dans la sur-exigence avec nous-même et avec les autres. On a très peu développé le lâcher-prise. Cela ne signifie pas que je mets notre culture au pilori. J'aime ce besoin de chercher toujours plus et mieux, dans le domaine des sciences, des arts, etc. C'est notre richesse et notre faiblesse. Il est certain que notre société nous permet de réaliser bien des choses - en matière de communication et de transports par exemple -, mais, en même temps, elle nous emprisonne dans une organisation incessante. Les rencontres que je fais me rappellent que les vérités des autres sont intéressantes et complémentaires.



Retour de pêche à Zanzibar (Tanzanie), dans l'océan Indien.

Existe-t-il pour autant un point commun entre les personnes que vous rencontrez aux quatre coins du globe ?

Je dirais : la même aspiration au bonheur. Elle peut prendre des formes différentes, mais nombreux sont ceux qui souhaitent vivre en paix, avec leur famille. Il y a aussi la volonté d'instruire, de faire grandir ses enfants. Je me suis souvent attelé à photographier les parents avec leurs enfants, car il me semble que c'est dans cette relation que s'exprime l'essence de l'être humain. L'amour que porte une mère ou un père est le même partout. Une sensibilité commune s'exprime à travers le regard et la gestuelle. Dans notre société, il y a une tendance qui remet en cause l'importance de la famille; c'est intéressant et c'est le côté novateur de l'Occident. Mais ce chemin, je ne le suis pas. J'apprécie ces familles traditionnelles qui sont posées, ancrées. Quand vous êtes dans une maison avec trois ou quatre générations, même si ce n'est pas toujours la grande harmonie, il y a une unité, des liens très solides.

Partout, il y a aussi une aspiration à transcender les limites humaines quotidiennes. On y met les mots qu'on veut, comme le divin, mais c'est la même quête. Quand je rencontre des gens qui sont dans une démarche spirituelle, je suis très touché et j'ai l'impression de parler le même langage.

POUR ALLER PLUS LOIN • www.olivier-follmi.net



Paradis des randonneurs, Landmannalaugar est l'une des régions les plus spectaculaires de l'Islande.